

LE GUIDE MUSICAL

REVUE INTERNATIONALE DE
LA MUSIQUE ET DES THÉÂTRES



SOMMAIRE

ARTHUR HARTMANN. — A PROPOS DE LA « CHACONNE »
DE BACH.

HENRI DE CURZON. — NOTULES RÉTROSPECTIVES :
CHÉRUBIN ET LA PETITE FIGARO.

MAY DE RUDDER. — MÉLODIES DE JEAN SIBELIUS.

LA SEMAINE : PARIS : Concerts Lamoureux, M.-D. Calvo-
coressi; Concerts divers; Petites nouvelles. — BRUXELLES :
Concerts divers; Petites nouvelles.

CORRESPONDANCES : Anvers. — Bucarest. — Genève. —
La Haye. — Liège. — Namur. — Toulouse. — Turin.

NOUVELLES DIVERSES; BIBLIOGRAPHIE; RÉPERTOIRE
DES THÉÂTRES; AGENDA DES CONCERTS.



PARIS
BRUXELLES

LE NUMÉRO
40 CENTIMES



La Neuvième symphonie d'Anton Bruckner

May de Rudder



Le Guide musical, Le Guide musical de 1906, Bruxelles-Paris, 1906

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LA NEUVIÈME SYMPHONIE

d'ANTON BRUCKNER [\[1\]](#)

L'ALLEMAGNE vient de célébrer par des festivals nombreux le dixième anniversaire de la mort d'Anton Bruckner, ce César Franck de l'Autriche, que ses admirateurs considèrent comme le plus beau génie symphonique de la Germanie après Beethoven. Tant d'années ont déjà passé depuis cette disparition, et ce maître est encore, pour la plupart d'entre nous, un étranger, un inconnu. Il appartenait à Eugène Ysaÿe, cet être hardi, ce chercheur inlassable d'intéressantes nouveautés musicales, de nous le faire connaître [\[2\]](#). Si ses préférences, jusqu'à présent, sont allées surtout aux compositeurs français, avec lesquels il a d'ailleurs plus d'affinités, il n'a pas oublié cependant la belle école d'outre-Rhin, dont il nous donna déjà plus d'une œuvre nouvelle intéressante. Cette fois, son choix s'est porté sur une composition de proportions imposantes, la IX^e symphonie d'Anton Bruckner.

Cette première audition à Bruxelles constitue un réel événement artistique qu'il faut accueillir avec joie, car il ne s'agit de rien moins que de l'introduction, en pays latins, d'un génie de premier ordre. Précisément, cette œuvre monumentale, bien qu'inachevée, nous révélera son auteur dans ce qu'il eut de plus grand et de plus parfait, dans le testament artistique de Bruckner. Elle constitue le legs où il rassembla les plus purs trésors de son art pour les offrir à « Dieu », dans un élan de foi naïve et sincère ! C'est pourquoi, en exécutant ou en écoutant cette IX^e symphonie, il ne faut pas oublier qu'on se trouve en présence d'une chose vraiment sacrée, d'une « offrande » d'un artiste au Créateur, à la veille d'être rappelé à lui. Nous retracerons ici en quelques lignes la carrière musicale du compositeur et l'histoire de cette symphonie, pour mieux en fixer la compréhension.

Ce n'est que vers sa quarantième année que Bruckner se voua définitivement à la composition, n'ayant rien publié, ni rien laissé subsister de son travail antérieur. Il se révèle d'un seul coup par une belle œuvre, sa messe en *ré* mineur, et publia dans la suite deux autres messes, un quintette pour instruments à cordes, un *Te Deum* et huit symphonies, toutes compositions de réelle valeur, d'une haute inspiration, dont plusieurs sont de purs chefs-d'œuvre.

Après des luttes longues et pénibles contre les difficultés de l'existence matérielle d'abord, et plus tard contre le parti puissant qui voulait dénigrer et anéantir son œuvre, Bruckner finit par jouir d'une certaine aisance et de la considération générale. Mais il était alors un vieillard, et l'âge amena de nouvelles misères qui ne le quittèrent plus et le firent beaucoup souffrir. Dans ses veilles solitaires, il remémorait toutes les luttes qui avaient rempli son existence depuis sa jeunesse, et les quelques moments de soleil aussi, surtout les jours heureux au milieu des villageois de son pays natal : il avait tenu l'orgue dans leur église et le violon à leurs kermesses. Ces considérations faites, l'excellent et pieux artiste, oubliant ses malheurs, n'avait plus qu'une pensée reconnaissante envers ceux qui l'avaient soutenu, et surtout, pensait-il, envers Dieu, de qui lui venaient ses dons d'artiste, sa force et son courage dans la vie. Bruckner, qui dans sa gratitude avait dédié ses symphonies à ses grands amis et à ses protecteurs, pensa qu'il devait à son « Père céleste » ses dernières années et la seule œuvre symphonique qu'il lui serait encore donné d'écrire. Elle serait en même temps un rappel de toute sa vie, avec ses joies et ses douleurs et une offrande suprême de cette âme candide, et pure que le moindre doute religieux ne vint jamais troubler.

Ainsi naquit la neuvième symphonie, œuvre grandiose dont Bruckner ne put achever que les trois premières parties. Elles furent composées de 1891 à 1894, souvent revues et corrigées^[3], ainsi qu'en témoigne, à la Bibliothèque de Vienne, le manuscrit tout chargé de fines ratures ; l'écriture inégale et faible est d'une main tremblante de vieillard, mais la pensée et l'expression n'eurent peut-être jamais autant de puissance. La richesse, la beauté, la plénitude des idées, la maîtrise contrapuntique du maître atteignent cette fois aux sommets les plus élevés de la pensée et de l'art. Les hésitations dans la forme et ce reste d'une inoffensive petite pédanterie d'un

ex-maître d'école de village qui se retrouvent parfois jusque dans ses dernières œuvres, n'ont plus laissé ici la moindre trace. Il n'y a qu'à la longueur des développements que Bruckner n'a pas renoncé : l'exécution des trois parties de la neuvième symphonie ne dure pas moins d'une heure, mais elle a de quoi nous retenir.

L'œuvre débute par un mouvement dont le maître a lui-même caractérisé l'expression double par les mots *feierlich* — *misterioso* (solennel mystérieux). D'un long trémolo en pianissimo des cordes sur une pédale de *ré* (la symphonie est en *ré* mineur), s'élève cette impression de mystère à laquelle se superpose dès la troisième mesure un appel encore lointain, d'une majesté divine, mais fatal, irrévocable, proclamé par les cors. Crépuscule de la vie, pressentiment de la fin, appel mystérieux de l'au-delà, voilà ce que dit ce début. Mais à ce premier groupe se joignent bientôt des motifs nouveaux, la plupart d'une mâle et fière assurance chantant, tour à tour, dans leur élan, la foi, les enthousiasmes qui jamais ne faiblirent dans cette âme, ou les luttes dont elle sortit victorieuse ; ils alternent avec un chant beaucoup plus lent confié aux violons, d'une douceur pénétrante, d'une olympienne sérénité et qui nous révèle vraiment la nature simple, bonne, profondément religieuse de son auteur. Seules, quelques dissonances douloureuses et un groupe thémal mélancolique nous rappellent encore l'amertume de cette vie ; mais ils ne sont qu'épisodiques, car le maître oublie et pardonne à l'exemple de son Dieu, dont l'appel retentit une dernière fois, formant la conclusion de cette première partie.

Tout en maintenant les divisions classiques de la symphonie, Bruckner pourtant a cette fois interverti leur place respective en plaçant le scherzo avant l'adagio, et dans ce scherzo même, il est intéressant de remarquer que le trio fut terminé le premier ; celui-ci porte la date du 27 février 1893, tandis que l'autre partie ne fut terminée que le 15 février 1894. Dans le second mouvement, ce n'est pas l'homme qu'il faut chercher, mais simplement la nature et plus spécialement le paysage riant de sa patrie (Haute-Autriche), avec ses fermes et ses chalets, ses vergers au soleil et sa fougueuse rivière. Autant il y a de gravité, de majesté dans le premier mouvement, autant nous trouvons ici de grâce, de fantaisie et d'esprit ; la voix féminine et rieuse des violons, pizzicato ou spiccato, et celle plus mordante de la flûte se répondent dans ce charmant, léger et vif badinage

que Bruckner dut composer au souvenir des joies rustiques de sa jeunesse, dans un de ses moments de belle humeur comme il en eût toujours dès que la souffrance le quittait. Mais ce fut le dernier beau sourire du musicien septuagénaire. Dès ce moment, la maladie l'affaiblit et l'accabla de plus en plus ; la certitude de ne pouvoir achever son œuvre lui fut une douleur bien plus grande encore, car dans sa piété touchante, ce doux chrétien considérait comme un devoir sacré l'offrande à Dieu de sa dernière et plus parfaite symphonie ; cette dette de reconnaissance, il aurait voulu l'acquitter entièrement et ne le put. Son adagio est plein de cette douleur intime, et pourtant, une fois la plainte exhalée, tout s'apaise ; les dernières ombres de la vie semblent déjà s'éclairer d'une lumière surnaturelle qui d'ailleurs, « lente et solennelle »^[4], pénètre de plus en plus ce chant du cygne à mesure qu'il se déroule comme une prière, une aspiration infinie vers le ciel. Une lumière de transfiguration en illumine toute la fin, et l'appel du début de la symphonie, dans un rythme identique, légèrement varié dans sa construction mélodique et confié cette fois à la voix la plus élevée du violon, semble à présent une réponse apaisante du ciel aux sublimes prières qui montaient de la terre. Une ineffable sérénité plane sur les dernières mesures, qui, dans un pianissimo de plus en plus imperceptible, terminent cette œuvre d'adoration. L'adagio fut achevé le 31 octobre 1894, et Bruckner lui-même le considérait comme une de ses plus belles inspirations : « Il m'émeut toujours quand je le joue », disait-il. Le maître eut, paraît-il, l'intention de prolonger cette musique d'au-delà, annoncée dans son adagio, par des hymnes confiées à la voix humaine, terminant sa neuvième comme Beethoven, sans songer à l'imiter, par une apothéose où chœur et orchestre auraient uni leurs moyens expressifs. Les esquisses retrouvées, avec leur thème choral, permettent en tous cas la supposition. Toujours est-il que Bruckner, ne pouvant achever sa symphonie, lui destina enfin, en manière de conclusion, son *Te Deum* de 1884.

C'est avec adjonction de ce *Te Deum* que l'œuvre est généralement exécutée en Allemagne, et sous cette forme complétée, elle fut interprétée pour la première fois à Vienne, le 11 février 1903, peu après sa publication^[5], sous la direction de Ferdinand Löwe, le plus ardent propagateur des œuvres de Bruckner. Au Wiener Konzertverein s'étaient joints, pour la partie chorale, le Singchor du Musikverein et de

l'Akademische Wagner Verein, plus un quatuor de solistes de premier choix. L'impression fut profonde et l'on peut dire que la neuvième fit le triomphe définitif de Bruckner en Germanie, où les exécutions de ses œuvres ne se comptent plus. L'interprétation en est difficile, demande beaucoup de minutie et de précision, car ici tous les détails ont leur importance. Souhaitons que, sous la direction d'Ysaÿe, elle jouisse de ces avantages et qu'elle ouvre enfin la voie, en pays latins, à ses huit sœurs, qui sont dignes de figurer à côté des plus belles productions modernes. Toutes, elles n'offrent qu'une pure et noble musique qui, chose rare et marque du génie, émeut l'âme au lieu de secouer nos nerfs ou de flatter simplement les sens. Comme les immortelles symphonies de Beethoven, elles ont jailli d'un cœur inspiré et sincère qui n'eut pas honte de ses sentiments ni de ses idées. Les joies et les douleurs humaines, les aspirations les plus élevées y trouvent leur expression parfaite et une lumière divine les pénètre tout entières.

MAY DE RUDDER.

1. ↑ Voir, au sujet de Bruckner, mon étude biographique parue dans le *Guide musical* (1903, n^{os} 1, 2 et 3). Une nouvelle et très belle biographie du maître par M. Rudolf Louis, vient de paraître à Munich (Ed. G. Müller).
2. ↑ Rappelons cependant que M. Sylvain Dupuis avait déjà fait connaître la septième symphonie de Bruckner à ses Nouveaux-Concerts à Liège, il y a sept ans.
3. ↑ L'adagio seul ne porte pas de corrections.
4. ↑ « Langsam und feierlich », mouvement indiqué par Bruckner pour cet adagio.
5. ↑ Une réduction pour piano à 4 mains par Schalk et Löwe, fut aussitôt publiée (Éd. Doblinger Vienne).

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- *j*jac
- Le ciel est par dessus le toit
- Enmerkar
- Kaviraf
- Hsarrazin
- ThomasBot
- Marc
- MarcBot
- Nicolas ANCEAU
- Challwa
- Cantons-de-l'Est
- Acélan

- Toto256

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)